

Revue de Presse
Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre
(ce qui rend la baignade bien plus agréable)
pjpp

Chantiers de Culture - 16/02/24

QUAND LES GALETS PRENNENT L'EAU..., par Yonnel Liégeois

Un spectacle à l'humour déjanté, où la légèreté des situations frise avec l'absurdité du propos. Servi par de jeunes interprètes au tonus survitaminé.

Il était une fois... un délire verbal qui n'en finit plus avec quatre incongrus ou farfelus, qui l'affirment sans ambages ni discussion possible, Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre ! Et d'ajouter d'ailleurs, pour ceux qui en douteraient, que c'est justement ce qui rend la baignade bien plus agréable... Une discussion sans intérêt, diriez-vous ? Affirmatif, ce qui en fait donc charme et nécessité, ce qui confirme son degré de pertinence : parler pour ne rien dire est une affaire trop sérieuse et de trop grande importance pour être confiée à la bouche de n'importe qui. Le quotidien, la routine, l'inutile, le presque tout et n'importe quoi ? Il faut de l'audace et une belle dose d'innocence, surtout d'inconscience, pour faire spectacle avec le rien de la pensée, le néant de la réflexion, le vide de tout dialogue. Du théâtre de l'absurde, comme on en avait point goûté depuis fort longtemps : le lieu commun, ineptie patentée et homologuée, élevé au rang de système philosophique incontournable !

Jeux de mots et jeux de chaises, une dizaine sur le plateau, s'enchaînent ainsi à grande vitesse ! Une overdose de mots scandés ou chantés qui s'étirent en folles envolées à ne jamais tarir, un charivari de propos sur tout et rien échangés entre les jeunes membres de la bande où le non-sens, au final, prend sens pour le public estomaqué et éberlué par tant de virtuosité à enfiler et déclamer les futilités. Et de s'interroger en retour sur la banalité et l'incohérence pour nombre de nos dialogues et débats quotidiens... Assis, debout, allongés ou enlacés, en solo ou duo, les quatre garçons et filles nous entraînent dans une danse des mots, une sarabande ubuesque où le vertige du verbe nous projette dans un absurde langagier des plus jouissifs ! Un rythme endiablé, un humour corrosif qui électrisent cœurs et corps pour nous projeter dans un ailleurs, le monde mystérieux et secret de la parole et de l'alphabet.

Théâtral Magazine - 15/02/24

TENDRE ÉLOGE DU VIDE, par Nedjma Van Egmond

Qui sont-ils ? Comment se nomment-ils ? Qu'ont-ils vécu avant, que vivront-ils après ? On n'en sait rigoureusement rien, et peu importe. Ce qui compte, c'est l'instant qu'ils partagent, les récits qu'ils se font, les joutes oratoires qui les opposent parfois. Car ce spectacle au titre imprononçable ou bien difficile à mémoriser, Les galets au Tilleul sont bien plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable) est une œuvre sur le langage et les silences gênés, gênants qui le trouent parfois. On pense évidemment aux redoutables Diablogues de Dubillard, à l'absurde d'un Ionesco aussi parfois. Entre théâtre et chorégraphie, les quatre personnages jouent avec les mots et se cherchent des poux, coupent les cheveux en quatre et s'affrontent sur des sujets aussi drôlement dérisoires que les recettes de cuisine et les péages, la relativité de la chaleur et les piscines sans chlore, les assiettes creuses et la taille des galets ! Empilement de banalités, avis péremptaires ou caricaturaux présentés comme d'absolues vérités : c'est troublant, désopilant souvent. Sur un plateau nu juste parsemé de chaises de bois, le quatuor talentueux (Claire Laureau, Nicolas Chaigneau, Capucine Baroni et Marie Rual) offre aussi un tendre éloge du vide (ce spectacle est d'ailleurs le premier volet d'un diptyque ainsi baptisé) et montre comment des conversations en apparence ordinaires peuvent parfois plonger dans des abîmes de solitude.

Paris La Douce - 13/02/24

Par Caroline Hauer

Un couple s'échauffe au sujet des galets de la plage du Tilleul qui seraient plus agréables que ceux des plages du Havre. Petits, plus petits que ceux de la plage d'à côté, pas si petits que ça, au fil des considérations ridicules, le ton monte. Lors d'un dîner un mari humilie son épouse sous le regard aussi navré que gêné des autres invités. Un convive confisque la parole et se lance dans une logorrhée assommante, palabres sans fin et histoires assommantes. Une conversation oiseuse sur la différence entre assiette creuse et assiette à soupe tourne à l'absurde. Un homme dos au public raconte sa phobie des rats. Dans une file d'attente un type prend à partie des inconnus. Un slow anachronique sur l'air de "J'aime les filles" de Jacques Dutronc fait naître le malaise. Un couple impose le récit insignifiant d'une panne de scooter lors de leurs dernières vacances.

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau signent une farce de la vie ordinaire, autant théâtrale que chorégraphique. Ils s'emparent de la conversation superficielle, celle nourrit dans le cadre des relations sociales élémentaires et sans importance pour mieux rire des échanges creux qui meublent les silences et permettent de surmonter les situations de malaise. Succession de saynètes et situations burlesques, ils mettent en scène le "small talk" de la politesse feinte qui se fait catalogue de banalités, bréviaires de poncifs. L'insignifiance des propos révèle la vacuité des rapports humains. Ces dialogues, ces monologues viennent souligner la dimension absurde de l'ordinaire, partition familière. La comédie des répliques prononcées sans y penser tourne au verbiage qui consiste à parler pour ne rien dire, typiquement les échanges autour de la météo. Aux lieux communs succèdent les expressions toutes faites et les insupportables tics de langage. Les fragments du quotidien prennent des proportions existentielles.

Quatre comédiens Julien Athonady, Nicolas Chaigneau, Claire Laureau, Marie Rual, du collectif PJPP, incarnent cet échantillon de caractères, personnages touchants, pathétiques, ridicules et profondément humains. Le spectacle dit la parole et l'écoute, avec tendresse et empathie. Claire Laureau et Nicolas Chaigneau porte regard bienveillant et lucide sur leurs personnages entre autodérision, supplices vécus et situations fortuites. Ils s'amusent à glisser le grain sable dans le mécanisme bien huilé de l'anodin, facteur de rupture. L'inattendu, l'impromptu donne naissance à la poésie. De la gêne, à l'agacement, les victimes adoptent des stratégies de survie, défense dérisoire pour tenter d'entretenir les apparences d'une entente cordiale.

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau ponctuent le spectacle d'interludes musicaux et d'intermèdes chorégraphiés. Un gong annonce les changements de tableaux. Les corps prennent le relais de la voix, dans un langage alternatif qui traduit tout aussi bien les sentiments par les postures. Les gestes de la danse éclairent les mots qui mentent.

La conversation s'enlise quand elle ne vire pas à la querelle la plus absurde. Les protagonistes s'engluent dans un non-sens déroutant qui alimente le désaccord, les mesquineries. La vacuité horripilante des échanges sans intérêt, les apartés interminables, les échanges abscons du quotidien, le spectacle joue sur les malaises dans un enchaînement de saynètes cocasses et familières, d'une grande banalité. "Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable)" s'amuse de la condition humaine, sa médiocrité intrinsèque. Grinçant, loufoque, délicieux.

La Vie - 08/02/24

Aime passionnément #####, par Hugues Le Tanneur

C'est le genre de personne incollable sur un sujet donné : par exemple, les autoroutes. Il peut en parler pendant des heures, étendant ses bras pour indiquer les directions, insistant sur la qualité de l'asphalte, l'entretien, le péage... Bref, un raseur — que l'on écoute pourtant avec plaisir car il est irrésistiblement drôle. Tel est le paradoxe et le charme de ce spectacle, dans lequel quatre inter- prètes donnent vie à des situations qui sont comme des précipités de banalité quotidienne ; alternant dialogues, aussi cocasses que finement observés, et plages de silence, mais aussi chant ou chorégraphies. Cette pièce construite à partir d'improvisations opère par petites touches, qui forment peu à peu une constellation de la bêtise ordinaire. Entre la recette — abondamment détail- lée — de l'omelette aux lardons, des raisonnements absurdes sur la grosseur des galets ou sur la différence entre températures réelle et ressentie, le bavardage intarissable d'un hôte au moment où ses invités prennent congé, ce sont nos petits travers que peignent avec humour et tendresse les excellents comédiens de ce joli et désopilant spectacle.

La Tribune du Dimanche - 04/02/24

ILS SONT FOUS CES NORMANDS ! par Armelle Héliot

Avouons-le : nous ne connaissons pas du tout ces artistes avant de les découvrir dans un spectacle au titre long comme une plage de leur région : Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable). C'est à l'Atelier, plateau chargé de grande histoire et rarement offert à ce style de cocasseries, que l'on a dégusté ce moment d'intelligence et d'esprit aussi drôle que féroce. Leur compagnie se nomme pjpp (cela ne veut rien dire). Ils sont installés et travaillent en Normandie. Claire Laureau et Nicolas Chaigneau sont les chefs d'orchestre de cette formation légère et aiguë. Ils mûrissent longuement leurs projets, choisissent des situations en lien avec les thèmes qu'ils souhaitent mettre en lumière, multiplient les exercices. Son, musique, lumière sont les partenaires des deux directeurs, et de Julien Athonady, Capucine Baroni (en alternance), Marie Rual. Quatre sur le plateau. Associés parfois deux à deux, comme de gentils couples. Ils excellent dans l'absurde, improvisant les répliques. Formidable !

Le Figaro - 02/02/24

LES GALETS... UNE PIÈCE QUI NE LAISSE PAS DE MARBRE, par Anthony Palou

Au Théâtre de l'Atelier, ce spectacle atypique, ausculte notre bêtise quotidienne. Salutaire.

Est-ce parce que le collectif de théâtre PJPP est d'origine normande que le spectacle commence par l'hymne national américain chanté a capella ? Hommage au Débarquement qui eut lieu, en partie, sur nos plages de galets ? Ces galets, qui donnent le titre au spectacle, sont un des points de discorde entre les personnages.

Une femme lance soudain et en toute bonne foi : « On avait pique-niqué sur la plage des Tilleuls le week-end dernier. Qu'est-ce qu'elle est belle, cette plage avec ces petits galets... ». Son compagnon lui rétorque : « Comment ça, ces petits galets ? Ils ne sont pas petits ! » « Si, ils sont uniformément petits (...) Plus petits que sur la plage d'à côté », répond la femme.

La conversation s'envenime. Chacun campe sur ses positions. Le couple s'engueule. L'homme finit par lâcher, hors de lui : « Mais enfin, l'océan ne va pas trier les galets ! » Les changements de « scénettes » sont indiqués par une sorte de « gong » qui ressemblerait un peu au son des silencieux, plop, dans Les Tontons Flingueurs.

Art de parler pour ne rien dire

Pendant une heure, sur la scène de l'Atelier - où dix chaises servent de décor -, quatre comédiens (Claire Laureau, Nicolas Chaigneau, Julien Athonady et Marie Rual) enchaînent les sketches et les élégantes chorégraphies. Nous passons allègrement du coq à l'âne, d'une situation absurde à des monologues souvent hilarants ou bribes de dialogues. Le non-sens est souvent convoqué. Entre Jacques Tati (la séquence muette d'une partie de ping-pong) et les Deschiens. Ainsi cette dispute sur la différence entre une assiette creuse et une assiette à soupe. Une des séquences les plus désopilantes : celle où un raseur retient ses hôtes par d'insipides histoires.

Ces Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre est un spectacle sur l'art de parler pour ne rien dire. Il y a cet homme qui, dos au public, tente d'expliquer sa phobie des rats. Il bégaye, se tortille. Ou ce couple qui relate une panne de scooter lors de ses vacances en Grèce, une anecdote dont on se fiche. C'est triste, c'est réjouissant. Quant à cette scène de slow, sur J'aime les filles de Jacques Dutronc, elle nous prouve que nous ne sommes jamais aussi seuls que lorsque nous sommes deux. Toutes ces petites choses de la vie, ces fragments minuscules du quotidien qui prennent des proportions insoupçonnées donnent le vertige.

Ces quatre personnages touchants et ridicules sont le reflet de notre misérable condition. Sommes-nous si ridicules ? Nos conversations sont-elles si pathétiques ? Sommes-nous si creux, nous qui parlons de la pluie et du beau temps pour meubler le temps et l'espace vide ? Cette troupe provoque des tornades de rires et des sourires confus. La mise en scène, qui serait celle d'un ballet ludique, donne des ailes à la bêtise. Il y aurait presque du Bouvard et Pécuchet dans ces « galets » normands.

La Croix - 02/02/24

DANS LE CREUX DES CONVERSATIONS, par Jean-Claude Raspiengeas

Que se joue-t-il vraiment au cœur de nos dialogues en société ? Un collectif de comédiens a collectionné les moments gênants, mis en scène dans un spectacle hilarant, collage de mots autant que d'attitudes. Ce quatuor, en chaussettes, incarne un échantillon représentatif de ce que nous sommes sans le vouloir.

Tout commence par un malaise. Une actrice, assise sur une chaise face au public, demeure figée, sans un mot. Le temps s'étire. Rien ne vient. Rires hésitants dans la salle. Du lard ou du cochon ? En fond de scène, trois acteurs de profil, raides et muets, se lèvent soudain pour entonner avec sérieux le « God Save the Queen ». Sans raison apparente.

Puis le quatuor s'assemble et déverse dans un flux de conversations dérisoires une série de lieux communs et d'expressions, comme l'irritant « C'est hallucinant ! », qui jaillit à tout propos. Les tics de langage « au final », « du coup », les horripilants « en fait », « voilà », rythment les palabres. À chaque coup de gong brutal, un nouveau tableau, sans transition, directement dans le feu de l'action. « Donc, toi, tu connais Isabelle ? C'est rigolo, ça ! ». De molles relançant atterrissent sur l'édredon de l'ennui, comme les interminables apartés d'apéro, mélasse d'échanges qui s'enlisent. Glissade vertigineuse vers l'inconsistance, le rien à dire malaxé jusqu'à l'embarras.

« Il fait chaud, non ? Vous ne trouvez pas ? - Non, c'est un temps de saison. ». Et c'est reparti pour un tour d'oppositions tenaces, de querelles absurdes, de colères inattendues. Autant de moments où le rien prend ses aises, s'impose et s'accroche. Comme à la fin d'un dîner, quand vient l'heure de se quitter, et que la feinte politesse tourne au catalogue de vacuités. Les « on ne va pas tarder, hein ? » auquel répond le rituel « il vous faut combien de temps pour rentrer ? ». Et ainsi de suite. Cette comédie de mœurs fait défiler une galerie de caractères. Celui qui déploie en toutes circonstances un esprit de contradiction ; celui dont les répliques tombent toujours à plat ; celui qui vous tient la jambe et n'en décolle pas. Cet impromptu nous tend aussi un miroir où chacun reconnaîtra les autres (et, avouons-le, un peu soi-même).

Cette petite troupe scande sa performance d'histoires sans paroles, interludes chorégraphiés, déroutants de non-sens. Joyeuse sotie sur la banalité et la bêtise de tous les jours, cette traversée du vide ne manque pas de poésie.

Cult.News - 28/01/24

JUBILATOIRE, par David Rofé-Sarfati

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau comédiens-danseurs, ont écrit une pièce autour de la fonction phatique. La performance est formidable d'humanité et d'humour. C'est jouissif ! Présenté au festival de danse Pharenheit du Havre Normandie en 2021, le spectacle est la deuxième pièce du duo Claire Laureau et Nicolas Chaigneau. La précédente, Les Déclinaisons de la Navarre, avait déjà connu un retentissement dans tout l'Hexagone.

Les Galets... explore avec humour et minutie ces situations si connues, où un discours sans fin peut se muer en véritable prise d'otage. Ces banalités scandées sans pause ni fin qui sont autant de supplices quotidiens qui cachent dans les plis de leur vacuité une bonne dose de poésie, de sensibilité et de saine absurdité. La pièce est une traversée du presque vide portée par quatre interprètes qui improvisent avec leurs mots et racontent avec leur corps (et parfois leurs chants) ce qui se trame entre les humains au-delà des palabres anodines.

Des auteurs-comédiens-danseurs

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, auteurs-performeurs se sont intégralement formés et développés en artistes de la danse. Non du théâtre. Sur scène, sur un plateau vide sauf de quelques chaises d'écolier, les deux chorégraphes sont rejoints par deux autres partenaires. À l'inutilité du sens, la scénographie ajoute l'économie du décor jusqu'à une balle de pingpong mimée donc gratuite !

Économie qui fait contrepoint au niveau des échanges, où vont se multiplier les embardees des discours, les associations d'idées incongrues, les prises de bec, les atermoiements du sens, les ellipses hasardeuses, les digressions faussement incontrôlées. Explorer avec autant d'humour la fonction phatique (small talk en anglais) cache une intention, un sous texte. Par la danse et le chant, la troupe aura réussi à dire ce que les mots ne savent transmettre. Pourquoi s'obligeons-nous au groupe ? Comment et pourquoi faire collectif ? Claire Laureau et Nicolas Chaigneau y répondent avec entrain : si l'on se plie au small-talk c'est bien sûr pour échapper à la solitude, mais aussi et surtout pour dire une messe laïque, pour alimenter une foi en l'humanité. Drôle et pertinent.

Le Masque et la Plume / France Inter - 28/01/24

Coup de Coeur de Fabienne Pascaud

« C'est une loufoquerie, dinguerie, au Théâtre de l'Atelier, par une troupe normande et c'est une revisitation de la bêtise d'aujourd'hui, c'est succulent ! »

Web Théâtre -24/01/24

FRAGMENTS DE VIE MINUSCULE SCRUTÉS AU MICROSCOPE, par Corinne Denailles

Quel plaisir de voir un spectacle qui s'évade des sentiers battus, des sujets à la mode, ou d'actualité, pour nous emmener avec délice sur des terres quasi inconnues, scruter avec malice l'infiniment petit à l'œuvre dans nos relations ! Le spectacle rappelle sur un mode ludique la démarche savante de Nathalie Sarraute. Son roman *Tropismes* (1939) est un récit fragmenté dans lequel elle a évacué la psychologie des personnages et privilégié les impressions fugaces, les pensées intimes et les sensations imperceptibles pour dépeindre la complexité des relations humaines dans un contexte toujours banal. Claire Laureau et Nicolas Chaigneau poussent le bouchon de la banalité plus loin en déclarant que leur sujet est tout bonnement la bêtise, travers universellement partagé, envisagée sous l'angle de l'expérimentation et de la preuve par l'exemple, loin de tout approche psychologique et sur un mode franchement humoristique.

Après un premier spectacle, *Les Déclinaisons de la Navarre* (2016), la compagnie PJPP s'est engagé dans l'exploration du thème du vide. Avec *Les Galets*, premier volet d'un diptyque, il s'agit de « rendre le plus captivant possible des situations a priori sans intérêt et tenter d'en extraire avec humour et minutie leur part de sensible, d'absurde et de poétique ». Épingler, sans aucune intention malveillante, toutes ces conversations qui ne racontent rien, dont nous sommes les otages quand nous ne sommes pas nous-mêmes, inconsciemment, les geôliers de nos interlocuteurs, prisonniers de nos discours insipides, ou embarqués dans des débats passionnés sur la température extérieure ressentie, la taille des galets sur la plage et autres lieux communs d'une importance capitale.

Le cadre de chaque saynète est prédéfini mais le texte est laissé à l'improvisation de chacun. La mise en scène imaginative conjugue avec rigueur et une grande subtilité chorégraphie, mime, chant et théâtre pour quatre interprètes, dix chaises et quelques partitions musicales ; l'alliage entre silence et logorrhée, lenteur des scènes brèves et rapidité de leur mise en place, crée un rythme syncopé, scandé par un gong qui indique les fins de scènes, interrompant parfois un interprète en pleine phrase. Un battement de cils plus tard, on est transporté ailleurs.

L'enjeu est de taille car l'à-peu-près n'est pas envisageable avec un tel sujet qui tourne autour du raté, du vide, de l'ennui. Le spectacle relève le défi avec maestria, tout en légèreté et avec une précision millimétrique. On détecte tel sentiment à un fugitif froncement de sourcil, tel autre à un regard interrogateur ou un éclat de rire trop bruyant pour être honnête. On est touché par des situations muettes incroyablement bavardes, surpris et amusés par cet empilement de fragments minuscules de nos vies minuscules. Un spectacle inattendu, minutieusement orchestré, dont les ressorts du rire prennent agréablement au dépourvu.

Mediapart - 23/01/24

« Les Galets » ? Un havre de rire, par Jean-Pierre Thibaudat

Un groupe dénommé pjpp venu du Havre signe un spectacle au titre à rallonge qui ne dure qu'une heure avec une visée, faire rire de tout et d'abord d'eux, de vous, de nous, un bel hommage à la bêtise, ce puits sans fond du genre humain.

Pourquoi s'imposer un titre court quand on a la vie devant soi. C'est donc ainsi que commence le plaisir du spectacle, par son titre : Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable). Intrigant, non ? La suite est tout aussi imprévisible que réjouissante. Pas de pièce, pas de scénario préétabli mais un vague canevas avec des repères laissant la part belle à l'improvisation.

Soit quatre chaises sur lesquelles se démènent quatre énergumènes (deux femmes, deux hommes) qui ne tarderont pas à se lever. Ils sont seuls, en couple, amis, ennemis selon l'humeur du moment. De quoi vont-ils nous parler et souvent nous dessouder gentiment la mâchoire? De situations banales (énervantes, rageantes, croquignolesques) que chaque spectateur a plus ou moins vécu ou dont il a été le témoin. Ne citons qu'un exemple. Soit un couple qui reçoit à dîner un autre couple, bref une soirée entre amis. Il est l'heure de se quitter, mais là sur le pas de la porte, l'ami a quelque chose à dire (une chose sans intérêt mais il pense que cela ne peut pas attendre) , cela s'éternise, l'ami finit par s'éloigner mais revient, il a oublié de dire un truc.... Ce sont dans ces petits accrocs et ricochets du quotidien que Les galets engrangent leur miel.

« Si la bêtise habite à sa manière chacune des scènes du spectacle, il ne s'agit pas pour nous d'en faire le procès, bien au contraire. Ce spectacle en serait plutôt une tendre célébration, car la bêtise n'épargne personne. Et finalement eux c'est nous » disent en cœur Claire Laureau et Nicolas Chaigneau qui ont conçu le spectacle et l'interprètent avec des partenaires : Julien Athonady, Capucine Baroni et Marie Rual, en alternance.

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau se sont rencontrés en 2013 alors qu'il étaient interprètes dans le spectacle Madison de BaZooKa, une compagnie de danse havraise. Deux ans plus tard, ils fondent la compagnie pjpp (rien à voir avec la police judiciaire et la préfecture de police) et signent un premier spectacle Les déclinaisons de la Navarre en 2016 qui va tourner « intensément » dans la région havraise et au-delà. Fort de ce début, ils affinent leur direction avec un point d'insistance : « l'envie de ralentir, de jouer autour de l'inintérêt, du raté et d'une certaine idée du vide ». Le titre du projet suivant s'impose : LE VIDE, en majuscules s'il vous plaît. Ils sont allés peaufiner tout cela lors d'une résidence au Trident de Cherbourg.

Les galets... , premier volet du diptyque sur Le Vide, est centré autour de la bêtise. Il a été créé en juin 2021 au Havre dans le cadre d'un festival organisé par le Phare, centre chorégraphique national de la ville. Le second volet titré Dernière, centré autour de l'échec, a été créé en novembre 2022 au Rive gauche, scène conventionnée de Saint-Étienne-du-Rouvray.

L'été dernier, dans le off avignonnais, les pjpp ne sont pas passés inaperçus. La perspicace directrice du Théâtre de l'Atelier à Paris est allée vérifier le bien fondé de la rumeur et les a programmés sur la scène foulée naguère par Charles Dullin. Après Paris, ces rejetons de Tati et Marthaler, ces lecteurs assidus du Dictionnaire des idées reçues de Flaubert, ces potes posthumes de Chaval, Cami et consorts, parcourront la France.

UBU - 22/01/24

Article de Chantal Boiron

Coup de cœur pour la compagnie pjpp de Claire Laureau et de Nicolas Chaigneau, qui présente au Théâtre de l'Atelier « Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre, ce qui rend la baignade bien plus agréable ». Voilà un titre proustien pour un spectacle qui, en une heure tout juste, nous fait prendre conscience avec humour et pertinence de la bêtise humaine sous toutes ses facettes. Et, il y a de quoi faire. La citation de Balzac qu'ils ont mise en exergue de leur présentation en dit long : « La bêtise a deux manières d'être : elle se tait ou elle parle ». Chorégraphes, Claire Laureau et Nicolas Chaigneau se sont entourés de deux autres danseurs, Julien Athonady et Marie Rual. Avec dix chaises, ils inventent ensemble un langage scénique singulier où la gestuelle des corps et les longs silences expriment autant, si ce n'est davantage, que les mots, et qui laisse une grande place à l'improvisation. Il y a du théâtre et de la danse, du mime et du cirque. On chante a capella l'hymne national américain. On entend Bach et Dutronc. Fins observateurs de la nature humaine, Claire et Nicolas enchaînent de courtes saynètes sur la bêtise ordinaire qu'il y a chez chacun et chacune d'entre nous, et dont nous n'avons pas toujours conscience : sur la futilité de nos échanges, sur l'inanité de nos rapports avec les autres. On rit, on rit beaucoup. Mais parfois, on rit jaune. Car, nos quatre interprètes nous le montrent avec subtilité, la sottise est souvent source de solitude et de violence. Sans déflorer leur spectacle qu'il faut absolument aller voir, on a le bavard qui fait de sa semaine de vacances en Bretagne un feuilleton interminable et soporifique, on a des débats inutiles où l'on s'engueule stupidement pour des choses aussi anodines que la température ressentie et la température réelle, ou que le chlore dans la piscine du Center Parks... Cela va même jusqu'à la cruauté avec un mari autoritaire et odieux qui, sans en avoir l'air, dévalorise sa femme devant leurs amis. pjpp : une jeune compagnie à suivre...

L'Oeil d'Olivier - 18/01/24

LES GALETS... LE RÉJOUISSANT SPECTACLE DE LA COMPAGNIE PJPP, par Marie-Céline Nivière

Au Théâtre de l'Atelier, "Les Galets..." de la Compagnie pjpp explorent à la mode du burlesque, les dérives de la communication entre soi.

Le titre complet est : Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable). Cela sonne comme le titre d'un sketch de Devos, d'un Diablogue de Dubillard, d'un spectacle de Cotillard... Dans la lignée de ces grands maîtres de l'absurde, les chorégraphes Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, fondateurs de la Cie pjpp, ont concocté un petit bijou en la matière autour d'un sujet que l'on connaît tous bien, la conversation.

Discuter de tout et de rien

La parole et l'écoute formant la base des relations sociales, reconnaissons-le, nous parlons souvent pour ne rien dire ! Il y a ceux qui prennent la parole pour ne plus jamais la lâcher, même si leur verbiage est creux. Certains, dans un grand mouvement de mauvaise foi, peuvent dans le même temps dire tout et son contraire, histoire de causer. D'autres ne finissent jamais leurs phrases, passant d'une idée à l'autre. Et puis, il y a ceux qui écoutent, qui cherchent à comprendre le sujet de la conversation, pourquoi celle-ci vient de dégénérer... Car sans l'écouteur, l'orateur ne sert à rien ! Parlez tout seul n'a pas de sens !

La Cie pjpp nous entraîne joyeusement dans cet univers burlesque où ces petites choses de la vie sont explorées par la lorgnette de l'humour. On se retrouve dans leurs personnages. Il est bien connu que l'on voit bien mieux la paille dans l'œil du voisin que la poutre dans le sien. Alors, on s'amuse beaucoup à reconnaître à qui ces personnages nous font songer ! Il est certain qu'après le spectacle, on prend bien garde de tourner sept fois sa langue avant de l'ouvrir !

Pour remplir l'espace

Lorsqu'on s'installe dans la salle, les artistes, en chaussettes, sont déjà sur le plateau, une scène vide ayant pour tout décor, 11 chaises. Sur l'une d'elles, une femme, assise bien droite, l'air un peu embarrassé. Sur trois autres, en fond de scène sur le côté, deux hommes et une femme sont également présents, l'une à côté des autres. Ils attendent tous dans un grand silence éloquent. Cette entrée en matière est fort judicieuse. Elle permet le temps de la réflexion. Puis dans un ensemble parfait, les trois du fond se mettent à chanter. Un gong résonne, la première saynète démarre. Tel celui d'une baffe, ce son indique les changements de tableaux.

Dans un beau rythme, Claire Laureau, Nicolas Chaigneau, Marie Rual et Julien Athonady enchaînent les situations burlesques et absurdes dans lesquelles l'être humain aime bien se mettre ! Le corps a ici toute sa place pour exprimer ce que la parole ne peut faire. Jamais les mots ne nous sont apparus aussi visuels. De la partie de ping-pong, comme en hommage à Dubillard, à la journée à la plage au Tilleul, ils nous entraînent dans une reproduction illogique et admirable de nos travers. Rien n'est jamais tiré à la caricature. Une grande humanité s'est nichée dans le propos et c'est de cela que naissent les rires. Le chant, la musique (allant de Bach à Dutronc), la danse et le théâtre font bon ménage dans ce spectacle ovni qui déride les zygomatiques et donne du baume au cœur !

Arts-Chipels - 16/01/24

UN COMIQUE DE L'ABSURDE ASSOCIÉ À UNE VISION CRITIQUE DES INTERACTIONS HUMAINES DANS NOTRE SOCIÉTÉ. DÉCAPANT !, par Fabienne Schouler

Une scène vide avec dix chaises et quatre interprètes, deux femmes et deux hommes. Le spectacle commence par un long silence où chacun et chacune, dans la salle, attend, s'impatiente et s'interroge. On imagine que nous allons voir un florilège de scénettes absurdes basées sur la bêtise humaine comme nous l'annonce la brochure du spectacle. Peut-être un nouveau théâtre de l'absurde. Et effectivement, avec cependant une notion beaucoup plus caricaturale, ainsi nous assistons à une parodie acide et caustique de nos interactions sociales et intimes dans ce qu'elles ont de toxiques et de malaisant. Ces situations que nous avons toutes et tous vécues, parfois dérangeantes et toujours d'une banalité au limite de l'absurde qui nous perturbent et nous mettent mal à l'aise. Ainsi Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, chorégraphes tous les deux et interprètes du spectacle se sont intéressés pour ce spectacle « à la genèse du vide », à tout ce qui est « inintéressant », raté, à la limite de la bêtise et de la banalité en pariant que cette banalité porte en elle une richesse sensible et poétique avec des ressorts comiques intrinsèques. Pari tenu, et presque gagné car au-delà du comique et peut être même par ce comique, il ressort une cruauté et une analyse fine des interactions humaines qui fait frémir. On aurait pu sous-titrer également la cruelle banalité du quotidien ou interactions toxiques et cruelles de relations amicales et familiales. Ces situations constituent si on y réfléchit des « mini prises d'otages » du quotidien dans lesquelles toutes et tous nous nous retrouvons quel que soit le côté dans lequel on s'identifie. Cela fait sourire souvent, certains, même, ont beaucoup rit avec cependant un arrière-goût un peu amer.

Héritiers du Théâtre de l'absurde.

Claire Laureau raconte que la genèse du spectacle a été une conversation lors d'un voyage en voiture qui a duré une bonne dizaine de minutes sur la taille des galets au Tilleul (petite plage coincée entre deux falaises en Normandie) et au Havre, l'un assurant que ceux-ci sont plus petits au Tilleul, et l'autre qu'ils sont parfaitement identiques.

Même si Ionesco lui-même n'a jamais vraiment accepté ce terme caractéristique de son Théâtre, le théâtre de l'Absurde est cependant bien connu pour mettre en scène des situations de la vie quotidienne et d'en tirer juste par leur reproduction une valeur comique qui permette aux spectateurs de prendre du recul et d'en tirer des analyses plus ou moins conscientes sur sa vie et la société dans laquelle nous vivons. En cela la démarche de ce spectacle a beaucoup de similitudes bien que les créateurs ne le revendiquent pas. Il y a clairement dans ce spectacle un goût de l'absurde et de la dérision qui en fait un digne héritier avec cependant une actualisation des postures beaucoup plus axées sur la vacuité de notre société. Ils décrivent leur démarche ainsi : « nous cherchons à convoquer chez le spectateur un regard microscopique, l'invitant à scruter les moindres expressions et regards, et à y déceler les différents états que traversent les personnages : l'agacement, l'incompréhension, la solitude, l'abnégation... »

Ces scènes créent par leur futilité et une certaine forme de bêtise un sentiment parfois dérangeant mais toujours plus ou comique. Le propos fondamental n'était pas forcément la méchanceté, mais plus une critique acerbe de notre société avec un regard plutôt dubitatif et espiègle, un côté farceur un peu cynique qui peut aller jusqu'à l'impudeur. Et au final cependant, l'humour est gisant.

Un spectacle centré sur les postures et le corps plus que sur les mots.

Ainsi, la particularité de ce spectacle est qu'il est créé par deux chorégraphes et interprété en grande partie par des danseurs et danseuses sauf peut-être Capucine Baroni qui est comédienne et chanteuse et Julien Athonady qui a un parcours complètement atypique, mime, cirque, danse et photographie. Depuis 2015, ces deux chorégraphes Claire Laureau et Nicolas Chaigneau développent un travail à la frontière entre théâtre et danse, cultivant le goût de l'absurde et de la poésie. Ce qui les intéresse à l'origine ce sont les postures des interprètes, les impacts corporels et gestuels plus que les mots eux-mêmes.

Ainsi Claire Laureau dit de son principe de création : l'appui principal pour les interprètes est le corps, d'où la nécessité de travailler avec des danseurs plutôt qu'avec des comédiens. L'incarnation des personnages se fait essentiellement par ce qui les caractérise physiquement : leur tonicité, leur posture, leur humeur, le ton de leur voix, leur qualité de regard, leur conscience des autres, leur prise d'espace, etc. », ce qui donne un ton et un propos qui sonnent très justes et authentiques.

Une mise en évidence de la posture patriarcal dans de nombreuses interactions.

Ce qui m'a frappé également, c'est cette domination masculine toxique qui transparait dans de nombreuses scènes. On assiste parfois jusqu'au malaise à une déconstruction toxique de certains comportements masculins dans des couples où l'homme dévalorise et infantilise sa compagne devant leurs amis. Cette pratique peut être étendue également à certaines postures masculines dans tous les aspects de la vie, couper la parole à une femme, la dévaloriser, ne pas s'occuper de ce qu'elle dit ou la contredire systématiquement, bref on a toutes ce genre d'exemple en tête et tous ces exemples sont bien illustrés dans ce spectacle. Peut-on espérer que le message passe auprès de certain public ?

Ce spectacle tourne depuis déjà un moment et a été créé pour la première fois au Havre en juin 2021. Il est un peu à part car plus théâtral que chorégraphique cependant bien que centré sur les postures corporelles. C'est un très bon moment de divertissement, qui peut nous amener à réfléchir sur nos comportements vis-à-vis des autres, ce qui n'est pas négligeable. A ne pas rater !

Cult.News - 15/01/24

L'ART DE LA CARICATURE THÉÂTRALE, par Capucine de Montaudry

De son nom complet, Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable), ce joyeux spectacle d'environ une heure offre un panel de situations quotidiennes dans lesquelles on peut ressentir de la gêne, de l'irritation, parfois une véritable colère. Dès lors que la prise de recul s'opère, c'est surtout la bêtise de l'instant présent qui se révèle, et dans un grand éclat de rire.

La compagnie pjpp, formée par les chorégraphes/interprètes Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, propose dans ce spectacle un enchaînement de saynètes avec quatre personnages en scène. Ils sont des types : deux adultes en âge d'être parents (Claire Laureau/Capucine Baroni et Nicolas Chaigneau) avec deux jeunes (Julien Athonady et Marie Rual). Deux hommes et deux femmes. Ils portent des vêtements du quotidien et la scène comporte seulement une dizaine de chaises.

Un travail sur le vide

Ils sont déjà en scène lorsque le public s'installe et le spectacle commence avec un chant a cappella auquel seule la jeune fille ne participe pas. Puis les trois personnages s'installent sur des chaises, près d'elle, et laissent place au bavardage incessant du jeune homme. Les sujets sont terriblement banaux et s'enchaînent fortuitement, son interlocutrice ne répond pas. Il est brusquement interrompu par un gong.

Les personnages se lèvent, cette fois, c'est le plus âgé des deux hommes qui prend la parole, lui au contraire laisse plusieurs secondes avant de dévoiler les mots clé de chaque phrase, qu'il prend le temps de mimer avec des gestes. Une envie urgente de le presser se fait sentir, d'autant que son propos n'est pas plus intéressant que le précédent.

Les saynètes s'enchaînent ainsi, rythmées par le signal sonore du gong, comme des chaînes télévisées que l'on zappe par lassitude. Les sujets sont prédéfinis, mais leur contenu improvisé. Il y a celles où deux personnages butés s'énervent l'un contre l'autre, car ils ne sont pas d'accord sur un sujet absurde (« les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre », « non, l'Océan ne choisit pas s'il met les galets les plus petits sur une plage et pas une autre »). Le bon sens se ferme et ne tolère aucune remise en cause. Il y a les bavardages incessants, les explications que ne parvient pas à formuler un personnage, les raisonnements évidents, mais exposés avec lenteur. Autant de traquenards sociaux, bêtes et pénibles.

Cette pièce, premier volet d'un travail sur le vide, porte sur la bêtise (Dernière, second volet, se penche sur l'échec). Enfermés dans leur bêtise, les personnages sont ici surpris dans une attitude, un réflexe, un comportement. Chacune des situations engendrées est exagérée, observée à la loupe.

Une parodie de situations quotidiennes

Ce sont en effet des types de situations qu'incarnent des types de personnages. Le registre est parodique, l'identification immédiate. Les quatre comédiens infusent l'humour dans les moments absurdes de la vie quotidienne, le plus drôle se trouve dans les détails infimes de la vie que l'on perçoit dans leur intonation de voix, leurs expressions, tout ce qui fait enrager. Le spectateur lui-même se retrouve coincé dans ces situations.

Une certaine cohérence de caractères se devine, les personnages reposant sur des prototypes : il y a la femme un peu effacée dans les couples, qui a du mal à s'expliquer, à se décider ; un jeune couple, plein de vie ; un jeune homme qui ne tient pas en place (toute une scène en pantomime le montre au cinéma incapable de ne pas bouger). Les conflits interviennent le plus souvent entre deux générations. On imagine deux couples amis qui se retrouvent de temps en temps, mais les relations sont évanescentes.

Des mouvements chorégraphiés

La musique et la danse, dans une certaine mesure, font des irruptions incongrues dans la pièce. Plusieurs moments de chant, notamment cette scène très drôle où deux personnages dansent, la fille part dans un babillage incessant et son interlocuteur de répondre oui, jusqu'à chanter une mélodie dont les seules paroles sont « oui », rejoint par les deux autres personnages. À d'autres moments, c'est Bach que l'on entend, en regardant les personnages écouter. Ils sont dans une sorte de transe.

Les mimiques et les mouvements jouent également un rôle important. Les déplacements sont millimétrés, l'emplacement des chaises précis. Il y a par exemple une saynète dans laquelle les personnages prennent l'un après l'autre leur courage à deux mains pour se lever de leur chaise, se rendre à l'autre angle de la scène et se rasseoir, reformant la même communauté ailleurs. Une musique sensationnelle accompagne cet instant, sans qu'aucune parole ne soit échangée, et leurs mouvements s'accordent parfaitement à chaque période musicale.

Ce travail minutieux et drôle est comme une mise en scène des Tropismes de Nathalie Sarraute. Il s'agit de percevoir ce qui se joue au-delà d'échanges creux et inintéressants.

Le Télégramme – 07/12/23

DES VAGUES DE FOUS RIRES

Avec près de 350 spectateurs, le théâtre de l'absurde a fait recette mercredi 6 décembre au centre culturel Athéna. La compagnie havraise pjpp y présentait la pièce de Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, « Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable) ».

Tous ont pu se reconnaître.

Un titre et une succession de saynètes qu'on aurait pu croire dérivés du théâtre d'impro, à la différence que les dialogues obéissent à une écriture précise, et que la mise en scène suit une chorégraphie millimétrée. Voilà pour la forme.

Quant au fond, chacune et chacun aura pu se reconnaître (ou l'une ou l'un de ses proches) dans cette avalanche de lieux communs où l'expression « parler pour ne rien dire » se conjugue sur tous les modes et à tous les temps. Le paradoxe est qu'au-delà des effets comiques, cette évocation de nos petits travers quotidiens - entrecoupée d'intermèdes musicaux -, s'avère diablement poétique et révèle un immense amour pour l'humanité « ordinaire ».

Le public ne s'y est pas trompé, en applaudissant longuement la performance des quatre comédiens-danseurs.

Marianne – 28/07/22

De l'amour à l'absurde, les cinq derniers coups de cœur de « Marianne » au Festival d'Avignon

DU VIDE HILARANT DE NOS INTERACTIONS, par Youness Bousenna

Dans ce premier volet d'un diptyque autour du « vide », la compagnie normande « pjpp » propose une perle hilarante : cette pièce d'une grande liberté, portée par quatre comédiens excellents, se constitue d'une addition de saynètes – entrecoupées par des passages musicaux – reproduisant les interactions les plus banales et absurdes. Explorant avec un sens aiguisé la gêne sociale, les postures mesquines, les incompréhensions et les complicités, cette galerie offre une typologie de nos bizarreries.

De l'hôte qui vous retient éternellement au pas de la porte après un dîner à celui qui cherche à avoir raison sur tout (à propos, par exemple, de la différence ontologique entre une assiette creuse et une assiette à soupe), de la nana gênée qui vous happe dans son espace-temps en soirée à celui qui vous déballe toute l'histoire de son groupe de musique, cette galerie savoureuse transforme nos insignifiances en inépuisable matière d'observation anthropologique.

Le Vif – 28/07/22

COUPS DE COEUR AU PONT, par Isabelle Plumhans

Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable). Il paraît que c'est pas vrai. En tout cas pas pour tout le monde. Le spectacle de la compagnie pjpp (l'union de Nicolas Chaigneau, Claire Laureau, rencontrés comme danseurs, qui pratiquent un théâtre de l'absurde et du corps) n'est pas belge. Mais il est fort. De non-dits et de simplicité. Ici encore, c'est plateau nu et chaises. Et quatre personnages, qui racontent des situations et, surtout, conversations de tous les jours. Ces réunions d'amis compliquées dans le sous-texte. Ces diners où une personne est forcément la victime. Ces rencontres superficielles. Ces amitiés véritables. Bref, la vie dans ce qu'elle a de moins dit mais de plus parlant. On espère très fort que ce spectacle sur le fil sera chez nous (en Belgique !) bientôt.

La Terrasse – 22/07/22

UN THÉÂTRE DE MOTS ET DE GESTES POÉTIQUE ET DÉSOPILANT, par Delphine Baffour

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, alias les pjpp, auscultent conversations futiles et situations anodines dans un théâtre de mots et de gestes hilarant et délicieux.

Il y a cet ami qui nous bassine avec ses problèmes domestiques et qui de digressions en digressions raconte sa vie dans un torrent de mots que nul ne peut contenir. Cet autre qui au restaurant ou dans la salle d'attente prend à partie des inconnus. Celui qui aiguise un peu trop son esprit de contradiction et celui qui nous entretient des heures sur le pas de la porte. Ou même celui qui nous met mal à l'aise à force de rabaisser sa femme lors d'un dîner. De ces scènes anodines mille fois rencontrées, Claire Laureau et Nicolas Chaigneau font un théâtre de paroles et de gestes absurde, poétique et hilarant.

Mille épisodes vécus

Accompagnés sur scène de deux comparses, ils se moquent avec bienveillance et autodérision de ces situations quotidiennes, de nos conversations un peu niaises, leur gestuelle en disant aussi long que leurs mots. Chantant, parlant, reconfigurant chaque fois le plateau, ils enchaînent les saynètes à toute berzingue, et l'on reconnaît avec délectation, et un certain embarras parfois, mille épisodes vécus. Alors, les galets au Tilleul sont-ils vraiment plus petits qu'au Havre ? Parce que franchement, l'océan ne va pas trier les galets, si ?

I/O Gazette – 19/07/22

TUNNEL DU VERBE, par Victor Inisan

Variation autour des tunnels dans une conversation (celui qui continue indéfiniment la conversation alors que tout le monde veut partir ; celui qui s'épanche dans une anecdote trop longue ; celui qui par esprit de contradiction, réfute tout ce qui se dit sans pourtant argumenter), « Les Galets au Tilleul... » debunk le risque primordial du projet : on ne s'emmerde pas du tout devant des dialogues pourtant emmerdants à souhait ; c'est déjà pas mal. Ceci pour au moins trois raisons : la structure en courtes scènes qui empêche chaque tunnel de s'enfoncer dans des abysses de l'ennui ; le régime de jeu qui, tout en conservant des situations prédéfinies, laisse libre cours à l'improvisation ; et enfin les interludes (chant et danse) qui aèrent la dramaturgie, d'autant que Claire Laureau et Nicolas Chaigneau sont danseurs de formation. L'œuvre est un succès parce qu'elle contredit son objet : le chiant devient hilarant, le banal, presque transgressif, à mesure que l'on se reconnaît dans les tics de langage et autres expressions pénibles des personnages. Paradoxalement, c'est aussi l'impasse du spectacle, dont la réception consiste surtout en une sorte de béate identification : en séparant les conversations des interludes (postures incongrues, écoute musicale, chants burlesques), « Les Galets au Tilleul... » ne confine que très rarement au surréalisme, dont il mêle pourtant les ingrédients. Le spectacle trouve de l'extraordinaire dans le quotidien – habile manœuvre -, mais il se clôt tout de même avant de le transcender.

Chantiers de Culture – 17/07/22

CHUTES, ENVOLS ET.. GALETS !, par Yonel Liégeois

(...) Un délire verbal qui n'en finit pas non plus avec les quatre incongrus qui l'affirment sans ambages, ni discussion possible, Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre ! Et d'ajouter d'ailleurs, pour ceux qui en douteraient, que c'est justement ce qui rend la baignade bien plus agréable... Une discussion sans intérêt, diriez-vous ? Affirmatif, ce qui en fait donc charme et nécessité, ce qui confirme son degré de pertinence : parler pour ne rien dire est une affaire trop sérieuse et de trop grande importance pour être confiée à la bouche de n'importe qui.

Jeux de mots et jeux de chaises, une dizaine sur le plateau, s'enchaînent ainsi à grande vitesse ! Une overdose de mots scandés ou chantés qui s'étirent en folles envolées à ne jamais tarir, un charivari de propos sur tout et rien échangés entre les quatre jeunes interprètes où le non-sens prend au final sens pour le public estomaqué et éberlué par tant de virtuosité à enfilet et déclamer les futilités. Et de s'interroger en retour sur la banalité et l'incohérence pour nombre de nos dialogues et débats quotidiens... Assis, debout, couchés ou enlacés, en solo ou duo, garçons et filles nous entraînent dans une danse des mots, une ronde ubuesque où le vertige du verbe nous projette dans un absurde langagier des plus jouissifs ! Un rythme endiablé, un humour corrosif qui électrise les corps pour nous projeter dans un autre monde, le mystère de la parole et le secret de l'alphabet.

Spectatif – 14/07/22

Par Frédéric Perez

Un spectacle délicieusement abscons qui sait crocheter d'absurde le quotidien des situations cocasses et épuisantes que nombre de rencontres avec des raseurs et autres bêtas-lourds nous font croiser sur nos chemins. Et que personne ne vienne dire qu'il n'a pas vécu ces expériences empoisonnantes et gluantes où la patience lutte contre la colère pour ne pas tout faire voler en éclats et envoyer paître ces importuns en tous genres !

Mais j'y pense, et si ceci était aussi un miroir, qui verrions-nous alors ?

« Conversations futiles et situations que nous avons tous rencontrées où un discours sans fin peut se muer en véritable prise d'otage. Empilement de banalités, considérations infinies sur la pluie et le beau temps, allergie au point final... autant de supplices quotidiens qui pourraient pourtant cacher dans les plis de leur vacuité une bonne dose de poésie, de sensibilité et de saine absurdité. »

C'est avec un humour saccageur, même s'il se fait souvent discret, et une forme d'élégance piquée de poésie que ces quatre comédiens nous embarquent dans ce voyage d'impressions de « déjà-vu » que Freud pourrait s'amuser à commenter si nos rires amusés et finalement tendres ne le précédaient pour le prendre de court. Car il y a de la visitation cathartique (si, si) dans tout cela, que la narration burlesque et toujours décalée colore tout le long d'une adroite palette artistique.

Julien Athonady, Nicolas Chaigneau, Claire Laureau et Marie Rual jouent, chantent et dansent avec évidence. Elles et ils savent s'y prendre pour nous capter de ces riens, d'un mouvement, d'un geste, d'un regard ou d'un mot, d'un chant ou d'une situation. Ici, le détail est roi et sait se faire tout petit pour devenir loufoque, tout inattendu qu'il soit. L'anodin devient sublime.

Banal, vous avez dit banal ? Et bien dans ce spectacle, le banal nous ravit, tant il est baigné de folie. La futilité volontaire et particulièrement bien rendue du fil narratif nous tient en haleine et nous désarçonne à tout bout de champ. Une très jolie performance fichtrement bien en place et véritablement désopilante.

Un spectacle hyper drôle et calé au cordeau il faut voir comme. Une proposition aux allures de performance inventive et très agréable que je recommande vivement.

Le Point – 13/07/22

Festival d'Avignon : nos 10 pépites du « In » et du « Off », par Olivier Ubertalli

L'histoire : Il n'y en a pas ! Quatre comédiens-chanteurs occupent le large plateau autour de onze chaises. Qu'advient-il quand on parle pour ne rien dire ?

On aime : L'art de la troupe de créer une tension ou une émotion à partir d'un dialogue répétitif, d'une conversation anodine ou d'un placement de chaises ; la cohésion groupale des interprètes ; la scène très cinématographique des quatre chaises qui se séparent et qui auraient très bien pu être le « happy end » du spectacle.

Notre critique : Le théâtre de l'absurde retrouve ses lettres de noblesse. Un divertissement rafraîchissant d'une heure chrono.

La Provence – 12/07/22

DÉLICIEUSEMENT HILARANT, par Youness Bousenna

Les dialogues de cette pièce sont tous inintéressants... Mais ici, c'est un compliment. Car Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre, dont le titre résume l'esprit délicieusement décalé de cette création qui s'autodéfinit comme « une traversée du vide », se compose uniquement de moments que nous aurions préféré... ne pas vivre : être coincés dans des conversations pénibles.

Dans un décor épuré (quelques chaises), quatre comédiens enchaînent des saynètes de la vie quotidienne. Il y a celui qui digresse, celui qui met cinq secondes à prononcer un mot, l'hyper-pédago qui s'attarde sur des évidences, le pédant insupportable... Autant de gênes sociales qui sont ponctuées par des scènes très libres, comme le mime d'une partie de ping-pong et des pauses musicales. Ainsi, par petites touches, la pièce offre un panorama à la fois subtil et hilarant, qui a l'intelligence de parodier sans jamais caricaturer.

Le Bruit du Off – 08/07/22

UN ETC. DONT ON NE LASSE PAS, par Célia Jaillet

« Et elles parlaient, parlaient toujours, répétant les mêmes choses, les retournant, puis les retournant, d'un côté puis de l'autre, les pétrissant, les pétrissant, etc. etc. » Dans les Tropismes de Nathalie Sarraute on se retrouve nez à nez avec un monde dans lequel on a le visage englué : le quotidien est une scène, mal éclairée, où les discours stéréotypés s'attachent à nous ennuyer avec une constance qui nous les rend habituels et plus du tout effrayables, drôles ou dramatiques. Sorties de leur contexte des paroles aussi absentes d'elles-mêmes surprennent et cette mise à distance est proposée par le spectacle de Claire Laureau et Nicolas Chaigneau qui renouvelle les rabâchements de Sarraute hors du livre, sur une scène dépourvue de tous ses artifices sociaux. Les spectateur-ices n'auront que quelques chaises où accrocher leurs regards pendant que s'épuisent leurs oreilles contre différentes logorrhées, concentrées à savoir si les galets sont comme le titre l'indique ou pas, si les piscines sans chlore existent, etc. etc.

L'un dépose des briques de silence entre chaque mot pour un suspens sans fondation, l'autre rit et commente chaque intervention de son mari et celui-là empêche ses amis de partir à force de « ah oui faut que je dorme moi aussi, parce que demain je me lève tôt, on va faire une rando, avec vous savez celui qui m'avait aidé pour le etc. etc. » Si les différentes situations de langage ont été figées avec précision, le texte n'a pas de guillemets, n'a pas été immobilisé, ce qui permet aux comédiens de circuler avec naturel à l'intérieur (en ont-ils besoin ? ils jouent vraiment très bien)

Donc : du déjà vu, déjà dit, déjà entendu, du trop, du pas assez, mais rien ne part pas à vau-l'eau, il y a ces sons de tambour par exemple qui dynamisent la structure et se répercutent dans les corps, efficaces quand il le faut, vrais, authentiques quand ils sont faux. Leurs chorégraphies implacables se ressemblent, renforcent l'uniformisation des êtres tout en restant dotées d'une grande force. Si la narration de certains week-ends se fait en dansant, si on a le droit (nous aussi) de passer du coq à l'âne sans prétendre subjuguier un auditoire, alors la futilité n'est plus si grave, le dérisoire est un poème qui rit et les galets finissent en ricochets.

Un Fauteuil Pour l'Orchestre – 28/06/22

fff Article de Nicolas Thevenot

Elle est cette jeune femme assise à l'avant-scène, cheveux attachés, inquiète, polo orange vintage, regard baissé, pantalon taupe, balançant d'une faible amplitude sa jambe croisée, se caressant, par intermittence, les bras, qu'elle a croisés. Ce que l'on appellerait langage corporel, mais qui est ici bien plus que cette chose miséreuse que la psychologie a complètement galvaudée pour n'en faire qu'une peau de chagrin. Ici, les corps ont une vie, ils ont leurs oublis, leurs envies, ils prennent leurs aises, ils rayonnent. Ils induisent un être animal quand la société s'en méfie. Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (nous ferons désormais simplement référence à Les Galets...) connaît cette chose rare : respirer la vie.

Constitué de presque rien, Les Galets... embrasse le tout de la communauté humaine. Quelques chaises d'école et quatre interprètes (Julien Athonady, Nicolas Chaigneau, Claire Laureau, Marie Rual) suffisent à faire exister cette sorte de bréviaire, à la Bouvard et Pécuchet, de la comédie humaine. A quatre, il est possible de se partitionner, à deux contre deux, ou trois contre un, ou de se rassembler en un tout, toujours instable. Si Les Galets... développe sa matière textuelle, à la manière de banales conversations très réalistes, et fait ressortir ces travers qui nous font sourire, et souvent rire, à la manière des Caractères de La Bruyère, l'attention, ou mieux dit : l'intention, s'inscrit dans les corps en présence. La singulière petite musique de chambre orchestrée par ces interprètes virtuoses prend la physicalité d'un corps, étrange, se mouvant, entre pulsions, et répulsions, façonné par ce cortège d'êtres papotant. Et si l'on pense à Christoph Marthaler, ce n'est pas seulement pour ces chants en chœurs, pour Bach (Que ma joie demeure !), mais parce que fondamentalement il y a du corps dans la musique des voix, et de la musique dans la danse silencieuse des corps immobiles, ou si peu mobiles. Il y a enfin des présences magnifiques, d'une finesse troublante, quand pourtant tout est écrit au cordeau, au souffle près, et que pourtant tout palpité, et crépite du premier feu.

Ainsi programmée par Les Rencontres Chorégraphiques, certains pourraient s'étonner de ce qu'une telle proposition entre dans le champ de la danse quand elle a le paraître (le texte) du théâtre. Tout est affaire de point de vue et de perspective. Car, au-delà des mots, qui ne sont que l'écume des corps en mouvement, Les Galets... se regarde avant tout comme un jeu de quilles, comme une cinématique des affects humains quand nous faisons société, comme un champ de forces magnétiques et contradictoires quand ensemble nous tentons de faire corps. Il y a du moléculaire, de l'atomique dans ces attirances, ou ces écartements. Il y a des mouvements de planètes, il y a de la danse, telle celle de l'iceberg que certains jureraient immobile. Un au revoir qui n'en finit pas... un désaccord qui vire en dispute... la négation et l'oubli de l'autre... mille et une mesquineries... Dans cette tectonique des plaques de la morale, sur une marche nuptiale, la géographie humaine se dessine d'un geste burlesque et « d'un geste précis... tu lèches ? »

Télérama – 17/06/22

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau compilent depuis 2019, au fil de leurs spectacles et explorations, une collection de personnages farfelus, aspirés par des situations burlesques. Ce dossier riche, dont le thème rassembleur est celui de la bêtise et de la futilité, est le socle de cette pièce pour quatre interprètes, emportés par une fièvre délirante (...). Les performeurs mettent en avant le quotidien de tout un chacun et ses dérisoires moments de rencontres. Avec pour seuls accessoires dix chaises, ils font ressortir les mille et un détails qui rendent la routine parfois merveilleuse et drôle aussi.

Toutelaculture.com / 16.07.21

SALUT AU FESTIVAL PHARENHEIT, AVEC SES MOTS, AVEC SES GESTES, par Gérard Mayen

Clap de fin pour le rendez-vous annuel programmé par le Centre chorégraphique national du Havre. On y a beaucoup remarqué les toutes nouvelles pièces parlées de Claire Laureau/Nicolas Chaigneau, ou de Thibaud Croisy, brouillant les limites entre paroles et gestes.

Le lieu où dénicher des perles

Tout débutait cette année par l'accueil, avec le Volcan scène nationale à grand plateau, de la pièce "Les Vagues" de Noé Soulier, dorénavant directeur du CNDC d'Angers; une pièce qui embrasse et transporte la prosodie de la langue même de Virginia Woolf. Le texte et la danse. Un certain ton était donné, alors qu'on découvrait le même soir le spectacle "Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable)". Il s'agissait là de la seconde pièce de Claire Laureau et Nicolas Chaigneau.

La précédente, "Les déclinaisons de la Navarre", avait fait un malheur dans tout l'Hexagone. Or cette paire est basée au Havre. Et le Tilleul dont ils nous parlent est une plage située à proximité de la sous-préfecture normande. Pourquoi comparer la taille de galets ? Parce que toute la pièce égrène des bribes de conversation, sur un peu tout et n'importe quoi, telles qu'on les imaginerait entre potes autour d'une table.

Pour le coup, les deux chorégraphes sur scène sont rejoints par deux autres partenaires, et on remarque tout de suite que les chaises où ils s'assoient forment des alignements discontinus, en quinconce, avec angles et brisures. C'est un peu à l'image du niveau des échanges, où vont se multiplier les embardées des discours, les associations d'idées incongrues, les prises de bec parfois, les atermoiements du sens, les ellipses hasardeuses, les digressions incontrôlées.

La frontière éculée entre théâtre et danse

Tout cela puise tellement au registre des usages communs de la langue, qu'on pourrait croire d'abord à un pur spectacle comique, où le spectateur rit de se reconnaître dans sa propre caricature. Au reste, on rit pas mal aux Galets du tilleul, riche en absurdité, en chamailleries et trucs loufoques. Mais il se passe tout autre chose en fait. Remarquons-le au passage : Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, auteurs-performeurs d'une pièce toute portée par le discours, se sont intégralement formés et développés en artistes de la danse. Non du théâtre.

Depuis cette position, c'est le régime même du discours qu'ils dynamitent de l'intérieur. Quand ce registre du discours paraît tout accaparer du sens, tout se joue en fait en le traversant, le déplaçant, en se situant avec et à côté, mais jamais sous son régime. On est alors tenu en haleine par une musicalité des silences, des relances, des laps et relaps, des suspensions, d'un texte tenseur, dont le sens apparent (et souvent dérisoire) importe peu, bien moins en tout cas que ce qui se joue en gestes, en saisies et ressaisies, mimiques, relâchements, redressements, chorégraphie minutieuse des physionomies, rapprochements, prises de distance.

À ce jeu expert, étourdissant, très exact, c'est la frontière éculée entre théâtre et danse qui est dynamitée, et déchiré tout le tissu de lieux communs qui s'en tiennent, paresseusement, à séparer les ordres du discours parlé d'une part, et des gestes d'autre part, voire prétendent en hiérarchiser les niveaux d'impact. Formidablement conduite, voilà une entreprise très oxygénante.